

**COUVERT**

numéro 31

Les textes de ce trente et unième numéro de CŒUR DOUBLE ont été écrits par des étudiants du cours «Aspects critiques de la création littéraire II».

Professeure: Guylaine Massoutre

En couverture: *Untitled (Nerves), n° 5* (1993) de Betty Goodwin. Collection du Musée d'art contemporain de Montréal. Reproduction avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin, Montréal.  
Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost

## **Moi, j'écris**

Qu'est-ce qu'un texte littéraire? Qu'est-ce qu'une fiction? Qu'est-ce que le vraisemblable? Qu'est-ce que dire la réalité? Et écrire?

Réponses en acte, «objeux», comme l'a écrit Francis Ponge, poète des jeux de tête et de mots. Voici des rythmes sentis, des phrases composées, des effets de langue, des morceaux de miroir, des fragments littéraires, en éclats spontanés ou appliqués, un pas allègrement franchi vers les frontières du réel, d'où quelque chose de la réalité s'éclaire.

Toutes ces formes d'entrée vers l'écriture apprivoisée sont constituées de fragments d'essais, plaidoyers, poèmes, fragments autobiographiques, fragments narratifs, textes hors genre. Une réflexion collective, soutenues de lectures appropriées, a été amorcée, mais ces textes ont la fraîcheur de n'avoir pas été imposés. On lira d'entrée de jeu et au final deux textes qui en rendent l'esprit: ils placent l'écriture littéraire dans un espace mental sans fin.

Tous ces textes – parfois des extraits seulement – sont ici rassemblés, sont écrits par des étudiants qui entendent affirmer leur langue et la vouloir ainsi.

*Guylaine Massoutre*  
*Professeure*

*Julien Daoust*

## **Le fond poétique**

Wittgenstein<sup>1</sup>, pour cerner le vrai, le réel, procède en déduisant qu'une chose serait définie par la somme de tout ce qu'elle n'est pas. On peut donc dire que l'on connaît la réalité par tout ce qu'il conviendrait d'appeler ses limites.

L'informatif est une communication forcément subjective de faits, réels ou non, qui correspondent à notre idée de ce qui est possible, selon notre expérience. C'est justement la subjectivité qui nous éloigne de textes inintéressants, tel «Jean». C'est toutefois dans le second type d'écrit que la subjectivité s'épanouit pour permettre un au-delà aux limites du réel.

Ne serait-il pas souhaitable, en littérature, d'éviter une forme purement informative, dans la mesure où elle nie la subjectivité indéniable qui est au cœur de la narration? N'a-t-on pas, sinon, affaire à des subjectivités empêtrées dans les limites du réel, plutôt qu'en contact avec leur fond impalpable, imprécis et infiniment poétique?

Si la littérature se veut d'exprimer une réalité indicible, voire silencieuse, c'est le plus souvent en explorant au-delà des limites du réel concret et physique qu'elle arrive à l'évoquer.

---

<sup>1</sup> WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, éd. Gallimard, 1961, coll. Idées, p. 18. Introduction de Bertrand Russell.

*Vickie Danis*

**Vrai, vraisemblable, fiction**

je mange une pomme  
je croque dans une pomme et j'y découvre un ver  
je croque dans une pomme, y découvre une colonie de vers vivant en  
famille dans une petite villa, puis je m'évanouis

*Sophie Comeau*

### **Du non-être à l'être<sup>1</sup>**

... le corps est en quelque sorte en lévitation, placé tout en haut du canevas, poussé en altitude par des milliers de nerfs, sinueux ou droits, qui rattachent fermement ce même corps au sol. L'être, rose, se détache en demi-tons de gris, pour être projeté devant, par un contraste qui le rend vivant.

Il paraît inerte, malgré l'activité grouillante de ses nerfs... L'énergie ne pénètre pas l'être, mais elle l'entoure et le fait flotter. Les jambes se fondent et disparaissent dans l'opacité noire de l'environnement.

... ici, un corps plonge, horizontalement, dans une autre feuille. Une ombre noire, statique, traverse un miroir et se colore, devient mouvementée. Entre l'homme et son milieu, le passage du non-être à l'être, de la transcendance au réel, s'effectue. Ce qui est mis en évidence ici, c'est l'instant précis et crucial qui change l'inaction en action.

---

<sup>1</sup> À propos de *Untitled (Nerves)*, œuvre de Betty Goodwin exposée à la biennale du Centre international d'art contemporain, au cours de la session. Œuvre reproduite en couverture de ce numéro.

*Claudia Montambault*

### **Comme une poussière d'oiseau martyrisé**

Oiseau énervé, exorbité, accablé par un bombardement de cailloux pointus par des mains potelées et roses. Il marche désespérément, à l'aveuglette, à la recherche d'un refuge improbable, son aile cassée. Les enfants traquent chacun de ses mouvements, même le spasmodique, afin de le noyer sous une pluie noire et aiguë. Contre toute attente, il découvre un trou. Un parasite a creusé sa tanière dans le vieux chêne de la cour d'école. Notre oiseau boitillant et déplumé a trouvé un abri dans l'arbre malade. En sécurité, malgré les cris de guerre des enfants qui se répercutent sur les parois du tronc, il s'est recroquevillé. Il a couvert de son aile valide la blessée, et il a cessé.

Par une journée incandescente, s'enflamme tout seul un os de poulet derrière la cabane de bois sec, ainsi qu'un bout d'écorce d'arbre chauffée à blanc. L'os s'effrite en une poussière blanche, volatile, noyée par une goutte de rosée ancienne, nichée temporairement au creux d'une herbe verte et molle. Le vent en chasse un grain, qui s'échappe enfin. Il plane même sans ailes pour se poser doucement jusqu'au nid rempli d'œufs d'hirondelles.

Un tout petit enfant étonné mange une belle omelette, malheureusement crue et sans assaisonnement, parmi les hautes branches d'un chêne. Il prend soudain conscience de l'incongruité de sa position et se tend en entier comme un cou prêt à être coupé. Le soleil l'éblouit, puis il éclaire le monde d'une lumière douce et tiède. L'enfant a encore faim. Il étire le bras et attrape approximativement un paquet de feuilles d'arbre et quelques glands. Le goût amer le pousse violemment en bas des branches. Il tente de prendre de l'ampleur, comme un albatros qui serait maladroit. En vain. Les os d'oiseau des bras se fracturent sous le choc au sol dans un fracas poussiéreux.

Une créature marche, nue, parmi les hautes herbes humides qui caressent le corps entier pour apaiser une douleur localisée. Onguent, beurre originel badigeonné au pinceau comme sur un poulet. Les plaies ardentes se referment sur un squelette neuf, ressoudé par un alliage d'airain. Les membres supérieurs se mettent soudainement à briller d'une lueur d'argent à l'intérieur. L'enfant, comme une poussière d'oiseau, étire ses bras, ses mains, jusqu'à la limite de la résistance de leurs ligaments, puis les détend. Ils sont pleins d'une vigueur nouvelle.

*Luc Dubreuil*

## **Exploration**

L'image littéraire fait appel à un consensus imaginaire:  
*Bref: le désert, mon ami, le désert.*<sup>1</sup>

Boîte

une grande boîte, à l'intérieur vingt-six symboles

une grande boîte fermée, parfois une toute petite ouverture où passe l'œil la langue ou quelques doigts

une grande boîte ouverte où l'on peut voir ces symboles: ils sont entremêlés, l'un sur l'autre, s'empêchant mutuellement de sortir, puis à l'approche de la main ils disparaissent en ordre, dans un rythme qui éblouit l'œil

durant un temps on peut les toucher, en prendre quelques-uns et les déposer sur la langue

chacun a sa saveur, comme certains mélanges au goût du vent et de la chair, vent de l'oubli et chair du présent simplement harmonisés entre le plaisir et la douleur du temps

une grande boîte fermée contenant des symboles d'où surgissent des éclats de feu, d'air, d'eau et de terre

la terre perdue dans l'espace, qui grandit entre les symboles de l'univers hors de portée d'oreille

---

<sup>1</sup> BRAULT, Jacques. *Cela même*, Montréal, *Le Noroît*, 1996.

*Héliane Delorme*

### **Le sable**

une photo une photo vieille de quinze ans  
je cours nue dans le sable la tête renversée  
en fermant les yeux j'entends le cri des enfants  
mes yeux picotent  
le sable  
*Mais dites-moi donc, dites-moi donc: qui suis-je?*<sup>1</sup>  
que suis-je devenue  
un rire pétillant s'échappe  
je rêvais d'avoir vingt ans  
je rêve d'avoir cinq ans

---

<sup>1</sup> MALENFANT, Paul Chanel. *Des airs de familles*, Montréal, L'Hexagone, 2001.

*Guillaume Cajolet-Couture*

### **Fils des livres**

ils ont mis des mots sur mes pensées  
au bout de mes questions des réponses sensées  
qui aurait cru que les livres pouvaient à un certain degré  
être plus présents dans le cœur d'un jeune homme  
que ses géniteurs en personne  
ils n'ont pas à trouver leurs mots  
quand vient le temps d'expliquer actes et pensées

*Olivier Côté*

### **Point de suspension**

As-tu entendu le silence?

Dehors, la neige reflète le soleil. Malgré le froid, j'ai chaud dans mon habit de neige, emmitouflé dans mon foulard et sous ma tuque. Mes parents font la sieste, je glisse, seul.

Quelques secondes, un bruit dans la forêt a attiré mon oreille attentive – bruit de neige qui tombe, froissement d'aile, cri d'oiseau peu commun. On n'entend plus que le silence total d'une journée sans vent, mais dans ma tête, ça bourdonne.

L'oiseau s'est envolé, brisant le silence extérieur et mes pensées, agrémentant la simplicité de l'un, changeant le cours des autres.

L'oiseau s'est envolé, et le temps d'une seconde, d'un battement d'ailes, d'une branche secouée, le silence s'est emparé de ma tête pour laisser entrer l'image de cette bête. Les sens du monde prenant toute la place, le silence s'estompe. Mais seulement pour un instant.

L'oiseau est parti et moi, je réfléchis, je rêve, j'imagine un ange décollant de la branche. Remontant la côte, essoufflé, je m'étends sur le dos, je dessine l'ange en faisant des arcs avec mes bras. Je m'immobilise, et mon imagination fait surgir encore le bruit de la bête s'envolant dans la forêt. L'ange s'élanche, mais il rencontre rapidement un démon. Un combat féroce est entamé, les griffes le lacèrent, ses ailes battent, et puis... le vide encore.

La porte de la maison s'est ouverte, une voix m'appelle: «Guillaume!»

Épopée brisée, images disparues, la paix redevient silence d'écoute et d'attente. J'entends ce qui n'est pas né du produit de ma conscience.

«J'arrive!» Pour aller manger, je me lève.

Mais un point noir dans le ciel attire mon regard. Mes pensées cessent encore, le calme s'installe. Le lac de mon esprit est exempt de rides, et le monde ne semble plus vouloir y jeter de pierres pendant quelques secondes.

L'oiseau est passé. Le flux de mes pensées s'est remis à couler, alors que la porte de la maison s'est refermée, bruit sec, habituel, commun. Comme le coup de fusil, il annonce aux coureurs déjà épuisés que la course vient de commencer.

Je...

Intoxiqué, j'ondule sous les mots, entre les mots dangereux, armés. C'est de la paranoïa, je m'en doute, mais, intérieurement, je possède la foi, l'horrible foi du dédoublement littéraire. En parlant, s'échappent des mots que je libère de leur emprisonnement perpétuel, celui de la convention des signes. Ils me torturent. Vomir à longs traits dans la coupe divine, entouré de bougies élancées, sous le toit gothique d'une cathédrale! Un monstre! Je m'égosille dans la nuit, cygne blessé, misérable, toutefois taché d'un rictus moqueur... Et je ris tendrement.

Le rire symbolise l'échappatoire, mais d'où est-ce que je m'échappe? De l'encadrement du M O T: voyez l'intrigue entre ces deux espaces, cette blancheur cadavérique! De la drogue plein les poches... Les ondoiements de la lumière dans le ciel me rappellent les courbes de la danse, un bassin grossier que je vénère jusque sous la lune! Attention aux cratères, ces obstacles où fourmillent les trappes de chasseurs extraterrestres.

Voyez-vous, lorsque je parle, «Olivier» n'est qu'un mot: un mot peut-il parler? J'en doute. Demandez donc à «Obsolète» s'il est désuet, il restera muet comme un rat. Qu'arrive-t-il, lorsque, évaporé, «Olivier»

fuit au loin? Qui est là? Qui, moi? Mon identité fond sous un soleil bavard. Les ondoiements dans le ciel ne représentaient aucunement une danse quelconque. Mais bien Olivier qui s'aventurait parmi les étoiles, libéré de sa besogne: celle de parler, mais aussi d'être. Alors, qui suis-je?

Antoine Hébert-Maheu

### **Sandwich aux tomates**

*Passants hideux, clartés blanches ;  
Il me semble, en ces noirs chemins,  
Que les hommes ont des branches,  
Que les arbres ont des mains.  
(d'un poète inconnu)*

Peu après ma naissance, mes parents ont emménagé au troisième étage d'un immeuble d'habitation, rue des Érables. Sachant grimper avant de marcher, j'éprouvais un plaisir fou à me hisser au sommet de mon érable. En même temps que j'apprivoisais la vie, mes parents apprivoisaient la peur de me voir dans les hauteurs. Je connaissais mon érable sur le bout des doigts, sur la pointe des pieds, sur le long de son tronc, sur tout ce qui m'a servi à m'agripper à lui. Un jour, ma mère est venue sur le balcon et a tendu, à la pointe d'un balai, un baluchon dans lequel se trouvait un sandwich aux tomates. Le dîner était servi !

Sophie Comeau

*Elle était si petite (...) tellement fragile  
qu'elle est obligée de faire comme si elle  
n'était pas là pour ne pas se laisser  
atteindre.*

(Louis Gautier, *Voyage en Irlande avec un parapluie*)

«E» accent aigu!

Ma sœur et moi sommes couchées dans un lit. Entre nous est étendue grand-mère Ursule, minuscule dans sa «jaquette» de coton blanc. Elle nous raconte son enfance à Waterbury, au Connecticut. Son immigration à Saint-Paul de Montmagny fut difficile, surtout à l'école, à cause des «E» accent aigu. Ma sœur (où est-ce moi?) lui prend le menton pour faire tourner son visage de son côté: «Grand-maman, regarde-moi». S'ensuit une lutte effrénée dont le visage de ma grand-mère est l'objet disputé, sans cesse tourné puis retourné de gauche à droite. Même si elle passe des après-midi à nous apprendre à coudre des vêtements de poupée, sa patience a des limites: Grand-maman se fâche. Puis, hésitante, ma voix s'élève:

— Grand-maman?

— .....

— Grand-maman?

— .....

Pas de réponse. Ma grand-mère fait semblant de dormir.

Ode aux absents

le silence fratricide  
le silence pierre de mon frère Louis  
mon frère-exil  
mon frère migrateur  
mon frère théorique

mon frère lettre-morte  
au chaud il parle une langue que je ne comprends plus  
trop longtemps éloignée de sa mère latine  
l'enveloppe maternelle commune  
rivière de peurs et d'espoirs – confus

puisque rien ne nous sépare  
le sang est plus épais que l'eau

mon frère même si ta peau durcit toujours plus  
n'a plus la couleur mienne  
et ton infantile blondeur ici retrouvée  
ma racine charnelle  
ma trinité  
mon bourreau amusé  
redevient redevient

et toi grand-père  
ton silence malade  
est l'absence de sens  
de tes propos répétés  
répétés répétés  
tes yeux rient coquins  
tes paroles jaillissantes joyeuses  
comme légion intarissable  
crient ton silence sémantique  
où es-tu?  
des décennies derrière peut-être  
grand-père?  
parfois éclatent des fragments de conscience  
pour nous faire grâce de ta présence  
par-ci par-là  
répondras-tu encore à l'appel  
quelquefois Marcel?  
Sarasto, méchant Boris, Apitowein, Aristoboulette Latendresse, Pit Carbone,  
Tigoutigalpa?  
aux quatre chemins de Saint-Ours  
– cinq ours  
un soir dans une grande forêt

*Élise Vidal*

## **Préfabriqué**

Issue tout autant de la société «Passe-Partout»; du «apprends-moi en m'amusant», du «on apprend par la vie» et du «apprends de tes erreurs car tu y as droit» et de la société infantile des dessins animés violents, je dis non à «l'arrêt-stop» planté et bien ancré au coin de ma rue.

Je refuse que mes enfants soient assis sur des bancs d'école de leur plus tendre enfance jusqu'à l'âge adulte. Je refuse qu'on prétende leur apprendre la vie, alors qu'on les gave en fait de matière abstraite. Je refuse donc de plus belle qu'on leur inspire un climat de compétition face à cette matière qui, si elle leur sert un jour, apparaîtra dissoute.

Je vais donner la vie à mes enfants, je veux donc leur donner la bonne. L'école, ils l'auront en forêt: Mauricie, Abitibi, Gaspésie, Côte-Nord. Ils l'auront en bottes et coupe-vent, ils l'auront du matin jusqu'au soir et leur réinvestissement se fera dans leurs rêves, sous leurs petits visages colorés par le soleil. Les récréations se confondront avec les cours, et le professeur avec le guide des plantes comestibles du Québec.

Je refuse qu'ils aient peur d'une figure autoritaire autre que celle de l'ours ou du loup. Je refuse qu'ils aient comme loisir des écrans virtuels avec lesquels la société a drogué tant d'âmes pures. Les jours fériés n'existeront désormais plus, pour la simple et bonne raison que ce n'est pas le gouvernement provincial qui a inventé le temps, même s'il prétend, certes de manière détournée, mais tout de même, le contraire.

Je rejette l'idée que l'on ne peut manquer l'école un jour d'examen sous prétexte que ce matin-là les outardes migraient. J'adopte donc l'idée de faire ma propre école de la vie à mes enfants.

## Quatre ans et demi

Papa a donné un beau tournevis à ma plus grande sœur. Un beau tournevis à manche jaune et rouge, mais ce n'est pas pour tourner des vis qu'elle l'a eu, mais bien pour creuser des trous pour jouer aux billes. Du coup, c'est certain qu'elle deviendra la championne du quartier. De toute façon, c'est comme si c'était déjà fait, c'est elle qui a les plus belles billes, elle a le sens de l'économie. Elle est capable de faire jouer n'importe quoi aux voisins, dans les conditions les moins avantageuses possibles.

Moi je perds tout le temps, mais ce n'est jamais très regrettable. Je n'ai rien que je puisse perdre qui soit important. Pas de jumbo, pas de coco. À peine si j'ai quelques mognons. Des Œil-de-chat, des Galaxies, des Pizza. Surtout des Œil-de-chat: c'est commun. Avec son tournevis, ma sœur peut creuser partout de beaux trous, sans s'écorcher tous les doigts. Partout dans le «draillevoué», maintenant, il y a des trous. Papa n'est pas très content parce qu'un trou implique qu'on balaie partout autour pour que les billes puissent rouler. La garnotte est répartie très inégalement dans le «draillevoué» depuis que ma sœur a son beau tournevis à manche jaune et rouge.

J'aime le rose et le mauve. Les voisins d'en face sont revenus de chez leur tante-qui-reste-loin et nous ont rapporté une surprise: des chapelets. Le cadet des voisins court directement chez nous et ouvre ses mains pleines de chapelets aux billes de plastique. Il nous dit qu'il y en a un pour chacune de nous. Je veux un chapelet rose ou mauve. Il n'y en a pas. J'ai eu un chapelet vert.

Depuis deux jours, je me promène avec mon nouveau collier autour du cou: un joli chapelet aux billes de plastique vertes. Chaque fois que mes sœurs me voient, elles me disent qu'un chapelet n'est pas un collier, que je dois le garder dans ma poche ou dans ma main, et que si

Réal-le-curé me voit, il ne me laissera plus servir la messe. Depuis deux jours, je me promène avec mon nouveau collier autour du cou: un joli chapelet aux billes de plastique vertes.

*Ignacio Azocar*

### **Marqué avant même que je naisse**

Mon père a maintenu le lien avec l'histoire. Cette histoire que je n'oublierais jamais, bien malgré lui.

«Papa, qu'est-ce que le marxisme? Est-ce que les arts marxiaux viennent du marxisme?» Confusion d'un enfant, fils d'exilé qui regarde trop de films de *ninjas* à la télé

À sept ans, les mots «lutte des classes», «socialisme», «communisme», «révolution», «coup d'État», «dictature», «camp de concentration», «torture», «prisonnier politique», «réfugié» faisaient partie de mon vocabulaire courant (malgré quelques confusions)

Les bulletins de nouvelles ont toujours été un moment important de notre vie familiale, et les explosions de vaisseaux intergalactiques en «construx» y étaient rarement admises

Nous cherchions quelque chose dans les nouvelles du téléjournal... des noms, des visages connus, des nouvelles de gens soudainement proches... anciens amis, famille, connaissances...

Surtout un espoir: est-ce que notre pays est libre... Est-ce que le Chili a été libéré

L'image que ma mère a de mon enfance est celle d'une pauvre femme qui nettoie les traces de boue des jeux de son enfant sur le parquet et ses dessins sur les murs,

qui ramasse les vêtements qui ont servi à l'enfant à se déguiser en indien, en cow-boy ou en voleur

Mais l'«Ajax», le «Spic n'span», la «Parisienne» ont dégagé des vapeurs, nocives, sur sa vision des choses

Je me revois seul, dans le cercle formé par les «lego», «construx» et autres «playmobil», assis sur le parquet craquant, usé par le pas de mes courses, de mon père revenant du travail et du chiot complice de mes jeux

Baignant dans un halo lumineux passant entre les stores, assis au milieu de dansantes poussières, dans ma béatitude enfantine, entre Inti, le Père céleste, Jésus et le visage trop angélique de la sainte Marie (la trop sainte Marie)... et sur les murs, ornés par mon père de crucifix, *virgenes y rosarios*...

Je hais les souvenirs, mais parfois c'est tout ce qu'il me reste

Assourdi par le silence, le silence des sons du vacarme imposé, des mots vides entendus sans cesse... des laquais qui parlent sans cesse sans jamais prononcer une seule parole valable, valable autrement que pour leur rémunération servitude payée aux deux semaines...

Dans le silence assourdissant de tout ce qui est jappé inutilement, l'âme se vide et se perd... il est bon de fuir ce silence du vide-spectacle pour entendre le vrai vide...

Le vrai vide... le profond, celui qui ne se tait jamais et dont le flot apaisant, si l'on se donne la peine de l'entendre... si l'on tend l'oreille pour laisser le son monter en soi... le son apaisant du vide originel, du silence créateur...

Ce silence créateur dont la lumière aveuglante illumine tout et qui, une fois aperçue éclaire, tout et ouvre les troisièmes yeux...

Ce silence... cette lumière.

Assis calmement face au mur blanc et clair...  
ce silence... cette lumière...  
éblouissant Ta Mo aux paupières arrachées...  
ce silence... cette lumière...

Assis en zazen devant le mur blanc et clair  
regardant vers l'Est... là où le soleil se lève...  
les paupières fermées et le regard tourné en direction de Inti  
Père céleste créateur

Assis en zazen  
les mains devant le ventre...

Lotus prêt à fleurir en mille éclats

La colonne vertébrale droite, laissant souffler naturellement le flot, le laissant descendre au tan-tien... le laissant irradier à travers tout l'être

Le chi rend l'être radioactif...

Et les pensées circulent, elles vont et viennent, inutiles... elles sont toutes inutiles lorsque l'on cherche à entendre le silence originel...

Et il ne s'encombre pas des pensées qui envahissent l'esprit, s'il nous appelle à entendre, il sait également écouter, il laisse les inutiles pensées s'exprimer puis il les laisse repartir...

Elles traversent la conscience et suivent son mouvement fluide...  
mais le silence originel reste... il appelle à être entendu...  
il appelle à être entendu au milieu de la confusion du monde...  
tendre l'oreille...

Lao Tseu, l'as-tu entendu? L'as-tu entendu assis sur ta montagne sacrée?  
As-tu réellement consigné ce qu'il t'a dicté?

Il n'a pas de Dieu, il n'en a jamais eu  
Nul génie architecte qui a créé le monde... que la matière et son âme, et son chi se transmue et se compose...

Lao Tseu a entendu le silence...

Écouter le silence

Parfois perdu au milieu de la confusion du monde, je tends l'oreille... je tente de tendre l'oreille... d'entendre.

Entendre le silence  
assis, je cherche, j'attends... j'attends que le silence parle...  
j'attends de percevoir sa musique

J'attends  
perdu dans la confusion du monde qui croule...  
j'attends...

Impossible satori

*Vincent Beauchemin*

## **Symbiose**

Dans un miroir d'autorité  
à travers mes yeux  
les siens  
voient mon avenir  
nos mains  
écrivent notre devenir

Les êtres meurent-ils vraiment?  
renaissent-ils?  
dans le corps d'un enfant?  
souffrant toujours  
trop souvent, trop souvent  
à travers moi  
à travers elle

*Guillaume Fortin*

### **Maux de silence**

Je suis une figure de silence je tiens la pose  
Pose Pose Pose CLIC CLIC CLIC!  
Pause  
On se repose  
Silence rompu, digestion-torture  
À tort elle dure elle endure, elle-fait-ce-qu'on-lui-demande-la-bonne-  
belle-fille.  
Rêvent les grosses vomissent les maigres  
On famine partout pour tout l'or du monde et on garde le silence  
On reprend  
CLIC CLIC CLIC!

Je suis une figure de silence une tête de silence  
En quête d'une tête  
BOOM CHIKI BANG!  
Je fais la fête je m'attarde  
Demi-pause  
On s'interroge-sur-la-situation  
UN BREF ÉCLAIR DE DEMI-GÉNIE  
Puis tout s'arrête comme ils disent ils prient  
BOOM CHIKI BANG! c'est reparti

Je suis un Soupir sous-pire  
Silence!  
Au moins jack est en vie  
Jared-Martha-Bill-Christina  
C'est la vie la survie  
État de SUR-vie constant et ils sont contents  
Mohammed-Fatima-Khalil-Hassima  
Peu sûr-vie  
TARATATOYE!  
Dernier de nos soucis puisqu'on est en vie (ENVIE)

Je suis un Demi-soupir  
Le silence-soupape  
\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$\$  
Sous Pape \$\$\$  
Mais c'est que c'est froid en plus  
Eh oui glacial  
On relaxe  
On va vider quelques cartouches  
(ET POURQUOI PAS À WASHINGTON D.C.-DÉÇU)  
La vapeur est évaporée  
PSSHHHHIIIIITTTT  
On remet son masque

Je suis un Quart de soupir  
corps-de-soupir  
CCCHHHUUUTTT !  
Les enfants dorment (il le sait très bien)  
Elle aussi d'ailleurs mais elle ne **s'y lance** pas  
Pas de lance avec la société,  
si  
Mais qu'en-dira-t-on  
Alors les MARIE-COUCHE-TOI-LÀ (sophies)  
subissent  
Car Greuze et Carrache le cousin ne veulent pas réveiller les petits  
MAIS qui sont les petits?  
SILENCE !

SHLAK! coupe-gorge  
Je suis un huitième de soupir  
Je me tais (me plais) plaies  
Tu te tais (n'es pas prêt) près

Il se tait (plutôt niais) n'est  
Nous nous taisons (nous raisonnons) comme des cons  
Vous vous taisez (bâillonnez) avec volonté  
Ils se taisent (complaisent) à leurs aises  
Enfonce le chiffon, scotche et  
SHLAK !

Je suis un seizième de soupir  
En dehors du système  
GRRRRRRR !  
Froid p'tit trente sous  
MORT  
GRRRRRRR !

*Julie Brunet*

Montréal, 12 décembre 1948

Vous naissez. Profitez-en, vous vivez vos derniers instants dans un hôpital. Vous vivez le dernier instant où c'est votre mère qui souffre. Bientôt, vous mangerez autant de tarte aux pommes que de coups de taloche. Vous n'êtes pas d'une grande beauté, mais plutôt intelligent. Du moins, vous le croyez. Le contenu plutôt que le contenant. Pour les femmes, c'est l'inverse. Vous les préférez simples et jolies. Vous désirez être professeur. Vous choisissez les mathématiques. D'ailleurs, aucune musique ne sortira jamais de votre bouche, aucun mot ne s'écrira de votre plume sans une intention pédagogique quelconque, vos pinceaux ne peindront que des murs, sauf peut-être une toile, une seule. Dès qu'elle sera sèche, vous l'accrocherez sur le mur de la cuisine de votre mère et vous ne la regarderez plus jamais. Vous rencontrez des gens, d'autres enseignants, dans un café du quartier Côte-des-Neiges. Vous fréquenterez ce café jusqu'à sa fermeture, avant que l'Italien ne le vende au Portugais.

Tu fais ta vie, tout comme tu l'entends...

Un soir, vous sortez de ce café et vous enfourchez votre mobylette. Vous portez votre veste de cuir qui vous va si bien. Vous vous rendez chez cette étudiante qui n'est votre cadette que de quatre ans. Vous l'aidez à peindre son appartement, à réparer sa sècheuse, à faire l'épicerie, à déménager, à acheter sa première voiture. Voiture avec laquelle elle ira à Québec, sans vous. Vous sortez de son appartement en claquant la porte. Vous filez vers la rue Saint-Denis. Vous retrouvez Louise et sa sœur Denise. Vous dansez. Vous vous amusez. Vous faites la connaissance de Sophie et de son amoureux Luc. Vous aimez Sophie. Ça ne dure pas.

... mais tu ne nous entends pas.

Un soir, vous sortez de ce café et vous enfourchez votre mobylette. Vous portez votre veste de cuir qui est trop petite pour vous. Vous roulez vers l'est de la ville. Sur la rue Sherbrooke, vous suivez de près une voiture qui va à vive allure. Vous êtes distrait. Vous ne vous arrêtez pas à la lumière rouge. La voiture, si. Votre mobylette percute le véhicule, vous êtes projeté devant la voiture, votre crâne se fracasse sur le bitume. Vous ne pourrez jamais retrouver Christine dans ce café. Vous ne pourrez jamais plus être enseignant, changer de métier, faire du cinéma, voir mourir vos parents. Vous ne pourrez jamais perdre le surplus de poids qui vous empêche de porter cette veste de cuir confortablement. Vous ne pourrez jamais l'offrir à quelqu'un à qui elle ira bien.

Montréal, 12 août 1984

Une autre version pourrait être ajoutée, cependant. Il y aurait de la musique dans ta vie, grâce à ta femme, puis à ta fille. Je ne t'ai jamais vouvoyé dans la réalité, pourquoi le ferais-je en fiction?

Un jour, je suis entrée dans ce café avec toi, à l'époque où j'osais encore te tenir la main. J'ai bu quelque chose que j'ai trouvé très bon: du soda avec de la grenadine et une cerise. Aujourd'hui, j'entre seule autant que possible dans les cafés, et j'ai appris seule à boire du café. Tu avais vingt-cinq ans lorsque tu as bu ton premier café. Moi, j'en avais quatorze. Je déteste t'adresser la parole, je déteste penser à toi, je déteste penser que je puisse te ressembler. Je déteste même penser que tu puisses m'aimer. Tu m'enrages. Mais par-dessus tout, je déteste que l'on aime les mêmes choses. Et pour éviter cela, j'évite soigneusement d'aimer les choses que tu aimes. J'aime même tout ce que tu détestes. Je fais tout ce que tu ne peux pas faire. Tu voulais que je devienne journaliste, je suis devenue musicienne. Tu voulais que je devienne musicienne, je

n'ai plus joué de musique. Je me suis mise à écrire. Ce que j'écris, tu ne l'entends pas, je ne suis pas obligée de le partager avec toi. Tu veux que je devienne écrivaine, je n'écrirai plus.

Je m'excuse d'être méchante

Malgré tout, c'est moi qui porte ta veste de cuir. Je l'aime bien.

J'ai parlé trop vite

Même si elle commence à être trop petite pour moi.

*Mélina Martin*

### **Cherchez et vous trouverez<sup>1</sup>**

Je me retrouve au Vieux-Port, au milieu d'immeubles et d'usines vides. Personne de sympathique. (...) Il y a là trop de toiles et d'installations; je ne sais plus où donner de la tête. Je pars à l'aventure, guidée par l'instinct. J'entre dans une salle.

Je vois une toile qui me présente la décomposition du corps humain en train de s'enfouir sous la terre. Il se dégage de la toile une profondeur et une intensité que j'ai rarement ressentie. Je réalise le lien qui nous relie à la terre. Un corps enlacé par les herbes, ce corps qui ne demande qu'à être aimé, est réconforté par le sol. Dans cette petite salle règne un mystère réconfortant.

Je découvre ensuite un labyrinthe de papier de soie aux couleurs chaudes. Je m'infiltré dans ce nouveau monde et me trace un chemin. Les minces feuilles se séparent au gré du vent que je provoque. Je suis ébahie: je sens les mouvements que j'imprime; je prends conscience de mon corps. C'est nouveau.

Dans une autre salle, j'enlève mes souliers et j'y entre, mes pieds enrobés de confortables pantoufles, comme je le fais chez moi. Deux filles et deux gars sont couchés; ils regardent le plafond. Les hommes rient à pleins poumons. Ils parlent de tout et de rien, avec un grand sourire. Je me couche à côté d'eux. Le sourire me vient naturellement. Je regarde le circuit des tuyaux colorés. (...)

Des peintures chaudes, des articles de journaux en espagnol, des phrases et des images... et un cactus. Je me souviens d'un voyage, l'été dernier. Je reconnais des mots que j'ai utilisés et qui ne me servent plus à rien en ce moment. Tranquillement, le soleil se couche sur les usines; je rentre chez moi par le chemin le plus long.

---

<sup>1</sup> Ce texte est inspiré d'une visite à la Biennale du Centre international d'art contemporain.

*Julien Daoust*

## **Non-lieux<sup>1</sup>**

Marc et moi partîmes en vélo, sans destination précise, dans le seul but d'errer je suppose, de se laisser entraîner par les rues. Nous aboutîmes aux Promenades Saint-Bruno, un centre d'achats exagérément grand pour la petite ville de banlieue qu'il dessert. Le soir était déjà tombé depuis quelque temps, et cette vaste étendue de béton appelant à la consommation avait fermé ses portes. Nous en fîmes le tour, zigzaguant dans le stationnement. À l'autre extrémité se trouvaient les salles de cinéma qui, n'affichant que des films américains insipides, accueillèrent les avides de divertissement brut. Nous regardâmes longuement les affiches de ces primeurs : un film de guerre, un film d'amour, un film de suspense, d'action, et un film d'horreur. Nous nous assîmes sur une table à pique-nique installée sur un recoin de gazon, en bordure du trottoir qui menait à l'entrée du cinéma. Amers et déçus de voir nos concitoyens encourager ces formes perverses du 7<sup>e</sup> art, nous reprîmes nos vélos et nous avançâmes sur le chemin du retour. Celui-ci demandait qu'on passe par-dessus l'autoroute 116, qu'on longe quelques terrains vagues autrefois cultivés, puis, après une certaine distance, qu'on retransverse la 116 pour pouvoir ensuite se perdre dans les petites rues de cette ville-dortoir fantomatique qu'est Saint-Bruno, passé 23 heures. En quittant les Promenades, nous arrêtâmes sur le viaduc.

Nous regardâmes les occasionnelles voitures passant sous nous. Les lampadaires longeant l'autoroute étendaient leur halo orangé sur l'asphalte. Ils me semblaient surabondants pour le peu de véhicules empruntant cette route ; on aurait pu réduire leur nombre de moitié, qu'ils auraient encore éclairé décentement. Je pensai à la provenance de cette hydroélectricité, à la Baie James, à la fierté que nous, Québécois, en avions, et me demandai si cet orgueil n'était pas la source d'une telle surconsommation. Je descendis à pied le talus formant le rebord du viaduc. Je m'approchai d'un lampadaire, le touchai. Marc, du haut de la

structure de béton, cria: «Qu'est-ce que tu fais?». Puis, voyant que j'assumais silencieusement l'insignifiance de mes actes, s'en retourna marcher sur le viaduc. Je quittai le lampadaire et m'engouffrai sous le viaduc, en remontant son vallonnage de ciment. Je m'assis en indien sous ce pont routier, tout en haut de la pente, avec le plafond à un pied de ma tête. Une auto passa et laissa une réverbération de plusieurs secondes. Étais-je le premier à occuper ainsi ce lieu? Je pensai à tous les viaducs sous lesquels je devais avoir passé en auto. Ce lieu en était un de passage, rien d'autre; un lieu de transit, intermédiaire. Je ressentis l'absurdité de ma présence en cet espace. Je me dis que c'était peut-être même contre la loi. On crée des lieux ainsi, avec une fin limitée, prédéterminée et incontournable. Je me sentais comme nulle part. Marc m'appela; il me cherchait du haut de cet endroit, là où il est accepté qu'on circule. J'étais pour ma part dans un lieu de non-être; un non-lieu. Je remontai.

Nous empruntâmes le chemin de campagne. Un lampadaire s'éteignit au moment où nous passions dessous. Nous nous arrêtâmes. Je parlai à Marc des non-lieux, lui demandai son avis. Il réfléchit quelques instants, puis, laissant son vélo, partit en courant dans un champ, riant aux éclats. Je m'assis sur l'accotement et fixai la route. Puis, au bout de quelques minutes, je me levai et m'installai sur la chaussée. Je n'étais nulle part. Je restai là longtemps, jusqu'à en oublier la nature de l'endroit. Une auto s'approchait. Je n'étais nulle part. J'entendis alors Marc crier. Je me relevai et regagnai l'accotement. L'auto frôla ma jambe. Nous retournâmes chacun chez nous.

Ce soir-là, j'ai dormi dans la salle de bain, couché sur la tuile. C'était le début d'une longue errance qui, à ce jour, n'est toujours pas terminée.

*Sandra Martins*

## **Refus de cécité**

À l'aube d'un nouveau millénaire qui promet, aveuglément, à l'humanité prospérité et innovation, la nature humaine, une fois de plus, s'engage dans un passage noirci par des vices dommageables.

Pendant que riches et dirigeants sèment l'engrais de la manipulation, le peuple regarde, du bas de l'échelle, son destin se détériorer sans pouvoir s'opposer. Il a beau fournir l'aide nécessaire à son entourage, ainsi former une chaîne de bonnes actions, sa prochaine descendance ne pourra contourner le gouffre creusé par l'avarice des grands.

L'occidentalisation menace nos valeurs traditionnelles qu'ont conservées certains peuples anciens. Ces peuples qu'on néglige à cause de la pauvreté de leur pays, mais dont la plus grande richesse réside en eux : celle du cœur. Et celle que contient le cœur de l'homme moderne n'est que poussière, car elle provient des biens superficiels, d'un matérialisme nuisible à la notion de beauté, à la valeur de l'imperceptible. L'opulence qui ronge les quelques résidus qui restent de notre compassion. L'individualisme qui passe la corde au cou à la collectivité. Nous assistons, mesdames et messieurs, frères et sœurs, à une dictature sans précédent d'une valeur destructrice. L'argent qui se dissimulera bientôt sous notre peau pour ne faire qu'un avec l'humain.

Ce vice qui amène la vanité très tôt chez les jeunes héritiers de l'avenir, qui déclenche le parasitisme et l'abolition de l'esprit critique. La terre ne sera composée que de machines sur deux jambes, coulées dans le conformisme et le conditionnement.

Une terre qui se déshydratera et se videra de ses premiers habitants. Notre environnement qui se dégrade sous nos yeux apeurés. Des conditions qui s'imposent à un protocole qui ne suffit même plus à la gravité des problèmes de la Nature, pour favoriser le commerce, pour

fortifier le trône du capital. Des espèces qui s'éteignent, tuant ainsi la biodiversité et entraînant l'espèce humaine à la prochaine extinction.

Des peuples trompés, où les droits de l'homme ne sont pas respectés. Séparé en deux, ce monde contient une majorité dont les services sont si faciles d'accès, dont les solutions sont à la portée de la main. La tête haute et le ventre bien garni... Cependant, plusieurs peuples meurent de famine causée par le manque de salubrité et répercutée par la privatisation de droits propres à tous, tel que l'eau.

À tout ceci, je n'ai qu'une réponse :

JE refuse que les prochaines générations vivent dans les déchets qu'on a empilés, tout en connaissant leurs effets néfastes, et les erreurs qu'on répète sans cesse, tout en fermant les yeux et en culpabilisant les AUTRES.

*Marco Guévremont*

## **Subir ou agir**

Septembre 2002, Québec, Montréal. La quiétude de la nuit se retrouve soudain secouée de tous les côtés par des cris, des fracas : la sérénité n'est plus. Un esprit de révolte est palpable à travers la ville. Femmes et enfants restent barricadés à l'intérieur de leurs foyers et écoutent les actualités : une crise inattendue secoue la société entière!

Eh bien, non. Malheureusement pour les plus marginaux, heureusement pour les conservateurs, rien de tel ne risque de se produire prochainement. Cela veut-il nécessairement dire que tout est parfait? Qu'il n'y a plus de place pour l'argumentation? Voilà exactement où je veux en venir. Grâce à Dieu, notre société se porte bien. Pourquoi donc ne pas en profiter pour régler les problèmes au bas de l'échelle qui sont, ne nous leurrions pas, souvent à la source des protestations et des manifestations? Laissons tomber la nation, concentrons-nous plutôt sur l'avenir qui croît de plus en plus rapidement, et cela, à l'intérieur de notre propre maison!

Les choses ont changé depuis le gouvernement de Jean Lesage et sa Révolution Tranquille de 1962. Les Québécois francophones sont maintenant considérés à leur juste valeur, le poids de l'Église a diminué, l'économie est florissante et diversifiée, les jeunes deviennent... eh bien, on se sait pas trop. Drogues, crimes, accidents de voitures mortels sous l'influence de l'alcool, vandalisme, manifestations violentes : voilà à quoi les médias associent les jeunes dans leurs bulletins de nouvelles et dans leurs articles. Nos aînés ressentent de plus en plus de mépris envers les casquettes à l'envers, les «pouilleux» et les «fumeux de pot». Au ministère de l'Éducation, on s'inquiète du taux de décrochage, les professeurs notent un flagrant manque d'ambition, et de plus en plus de parents remettent leurs enfants entre les mains fiables d'un psychologue ou de toute personne susceptible de les sortir de cet enfer. Je relis ce que je viens d'écrire et, malgré moi, un sourire s'affiche sur

mon visage: il me semble que tout le monde trouve quelque chose à reprocher aux jeunes et que personne ne tient compte des principaux intéressés, les jeunes eux-mêmes. VOULEZ-VOUS BIEN VOUS MÊLER DE CE QUI VOUS REGARDE ?

Je n'accepterai jamais que quelqu'un me juge à partir de cas isolés ou d'opinions générales. On vous laisse vous disputer sur une question de rouge ou bleu, on vous laisse vous entre-tuer dans le monde entier, on tente de vivre dans ce que vous nous avez modelé comme société, et vous devez admettre que vous avez rarement eu à supporter nos plaintes. Vous avez fait ce que vous aviez à faire, sans jamais nous demander l'ombre d'un avis ; alors, la moindre des choses serait de nous laisser vieillir et faire à notre tour de ce monde ce que nous jugerons être bon pour la multitude.

Le monde change à une vitesse folle, les mœurs et les valeurs font de même. OUI nous sommes plus ouverts d'esprit, NON nous ne nous marions plus beaucoup, et peut-être ne sommes-nous pas encore conscients de ce qui nous attend, mais pour ce que j'en sais, nous avons le temps. Si je suis loin d'un socialisme refoulé, si je n'ai du terme «révolution» qu'une maigre idée, c'est tout simplement parce que je laisse à d'autres ce qui en découle. Quoi qu'il en soit, j'ai assez d'ambition et de confiance en moi pour rester sourd aux préjugés que vous avez sur mes contemporains et moi. Arrêtez, attendez... et vous verrez.

*Samuel Gaudreau Lalande*

## **Crises enfantines**

### Première crise

L'espoir très tôt anime le nourrisson. C'est le début de la confiance, en soi et aux autres. Confiance nécessaire et fondamentale; acceptation de l'absence de la mère.

La méfiance. Protection indispensable contre la naïveté future, mais aussi danger de la croyance en un monde menaçant et imprévisible. Responsabilité entière de la mère.

### Seconde crise

Le moi émerge lentement alors que l'enfant prend conscience de sa propre volonté. Début de la compréhension de la causalité. Donc de l'autonomie. Et il n'hésite pas à s'affirmer: c'est l'âge terrible de deux ans.

La honte, le doute arrivent avec le moi. Choc social: l'enfant ne peut tout se permettre. Le conformisme fait ses premières armes.

### Troisième crise

Déjà l'enfant vit pour les autres. Il agit en fonction d'eux. Il recherche constamment leur approbation. La honte encore, la culpabilité dominent la vie de l'enfant et inhibent ses impulsions naturelles de bonheur.

La résolution de ce conflit intérieur passe par l'initiative. Mais le convenable seulement. L'autre domine et dicte ce qu'il veut ou ne veut pas. En s'ajustant, l'enfant devient plus adulte: constamment confronté et soumis au regard extérieur. C'est le début de la mort.

## **Considération intempestive**

*Oui, oui, à la fin, je les ai tous corrompus.*  
(Dostoïevski)

incursion muette de la peur  
remplissage avili

la honte encore  
autodestruction indiscernable  
une colère  
dissoute dans la crainte du non devenir  
harcèlement du silence à l'autodigestion résignée

Le silence s'abat.

nuée de traits engluants aux diktats impondérables à l'effigie  
[douteuse l'incertitude des pleurs exacerbés  
noyade calculée

Le silence s'autodécrite.

ultime finalité à la transcendance impossible

enfermement paradoxal du mutisme

les jaillissements conceptuels aux aurores de la pensée  
malheur positivement jubilatoire contemplation éternelle  
passivité goitreuse à l'apathique méditation

absence de confrontation par l'autogénération du réel  
peur de la honte

Le silence prohibe.

espoir de rejaillir annihilé  
dégénérescence inéluctable

*Catherine Bourgault*

### **Petit Manifeste de Misanthropie**

*Le pluriel ne vaut rien à l'homme  
Et sitôt qu'on  
Est plus de quatre  
On est une bande de cons  
(Georges Brassens)*

Au commencement, apparurent les premières particules de vie ou ce que j'appellerai «les tares et leurs conséquences». Le reste n'est qu'historiettes et anecdotes surgies d'une mare de pathétisme sulfureux.

Je refuse de m'allier à la masse grouillante et suintante, de me ranger dans ses contours obscurs ou dans son milieu siphonneux. Bien plus qu'un simple rejet de la foule agitée de soubresauts nerveux et autres courts-circuits de son intellect minable de pustules rassemblés, rejet de ses individus puérils, superficiels, adeptes de mille dogmes «récurseurs» de cellules grises, empressés et toujours ambitieux d'atteindre mieux, plus toujours plus, de la production jusque dans le fond du gosier, jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Si au moins ils pouvaient s'étouffer facilement.

Je ne veux même pas entendre vos explications outragées, je rejette arbitrairement votre profonde médiocrité, humains de tous genres à saveur éteinte, aux gencives trop longues, au sourire belliqueux, aux manières visqueuses, à l'esprit aqueux et surtout aux mains vaseuses. Votre appétit musclé, vos courses folles et rationnelles, vos pas comptés par dix, tout cela me dégoûte et me porte à vous haïr tous, prélats fanatiques de l'arc-en-ciel en papier rectangle, vous qui passez tous les nuages à la chambre à gaz et asphyxiez l'air de vos miasmes «embaumants».

Si au moins il était possible de vous fuir, mais vous êtes partout, répandus comme une nuée de larves envahissantes, dans tous les recoins gisent vos groupuscules désordonnés et hormonaux comme autant de chiures volatiles, proliférants que vous êtes!

Ayez au moins la décence de vous disperser et de ne pas vous reproduire.

Quand je vois vos schismes patriotiques, cette lame acérée pour pallier votre infériorité, je voudrais vous abattre en premier ; vous ressemblez à cette navrante boule de poil à instinct territorial surdéveloppé communément appelé *schnauzer*. Et que faites-vous pour représenter votre nom de pelote bien enroulée? Vous élisez un enfant de six ans qui s'est fait confisquer son tank par sa mère et vous lui offrez le pouvoir absolu et vous le soutenez dans ses rages guerrières, cachés derrière votre masque de vitre, spectateurs inconscients. Et quand vous en avez marre de sentir le sang chaud couler sur vos mains, vous éteignez tout et allez vous coucher. Dormez ! Et puissiez-vous rêver de votre propre mort.

Je le dis et je le répète, je vous rejette plèbe immonde!

Je déteste  
Vos théories d'amour universel  
Vos programmes de réhabilitation  
Vos juges peureux et enrichis  
Vos frontières jalouses et omniprésentes  
Vos déploiements d'exploits subventionnés  
Vos attentes prodigieuses et inassouvissables  
Vos religions d'éternité, gobe-néant  
Vos besoins de sécurité et de dignité  
Vos discours oisifs d'objectifs et de rendement  
Vos recherches vulgaires de performance  
Vos institutions encadrées et opaques  
Vos funérailles bruyantes, rapides et efficaces  
Vos lois intransigeantes et gangreneuses  
Vos luttes tempétueuses pour le sommet  
Vos modèles langoureux, anorexiques et vides  
Vos œillères de papier catalogue mâché et prédigéré

Vos muselières parfumées au «prozac» et au «lithium»  
Et votre fausse démocratie payante et coûteuse

Je rejette tout ce qui vous caractérise peuple aux mœurs dictées, aux esprits sans étincelle, au regard vieux et acheté, aux gestes superstitieux, aux manies diplomatiques et hypocrites, aux traités corrompus, aux règles droites et pondérées.

Apprenez à vivre selon d'autres principes que ceux prônés par la masse orgueilleuse, vaniteuse, profiteuse et aveugle.  
Pensez par vous-mêmes bande de «bêleurs» hypnotisés!  
Substituez votre cerveau aux contraintes des dirigeants présomptueux à logique de poule attardée.

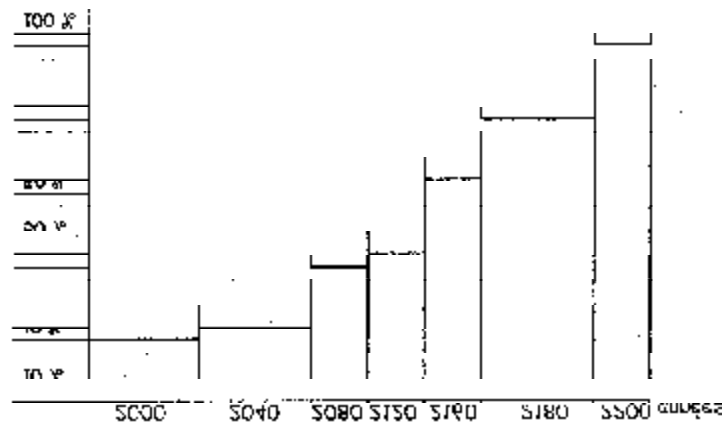
Reprenez possession de votre liberté de jugement et, par la même occasion, de votre intelligence emmurée et étouffée par le système engraisé de fumier millénaire, laissant sa trace puante sur la peau rongée des esprits qui tentent en vain de s'envoler et finissent par se laisser convaincre de dormir dans cette fiente conçue par la plus misérable des institutions, celle de l'humanité.

Sortez du moule restreint et calculé dans lequel vous fûtes élevés!  
Agissez par vous-mêmes et parlez selon vos propres convictions!  
Devenez plus que ce modèle réduit à odeur de colle et de duplication!  
Évadez-vous enfin, peuple endoctriné par la loi du moins pire ou  
Pendez-moi sur la place publique car je m'acharnerai toujours  
contre vous!  
Pendez-moi ou délivrez-moi de vos déjections d'humains arriérés!  
Avec tout mon mépris,  
Catherine B., petite misanthrope prisonnière de la foule

## Jusqu'où ira la fiction ? Étude scientifique sur les effets de la littérature fictionnelle sur l'humanité

*Cette histoire est vraie puisque je l'ai inventée.*  
(Boris Vian)

Les frontières entre la fiction et la réalité sont minces. Cette dimension où réside l'imaginaire collectif, peuplé des mythes, légendes et autres inventions de l'homme, parallèle et intimement liée à la dimension réelle de l'humanité, semble avoir pris une proportion inimaginable. L'humain typique, habituellement apte à distinguer les frontières entre l'imaginaire et le réel, tend vers une mutation où la raison perd du terrain sur l'imagination. De plus en plus portée vers le fantasque, l'humanité semble entrer dans ce que nous pourrions appeler «l'ère du mensonge socialement apprécié». De plus en plus d'adeptes de la fabulation se sont répandus sur terre et, d'après d'imminents spécialistes en psychiatrie, nous sommes en pleine épidémie de mythomanie aiguë. Quelles sont donc les causes de ce mouvement apparemment incontrôlable et bien évidemment déplorable aux yeux de l'État ?



Tout d'abord, constatons, à l'aide de ce petit graphique, effectué d'après les registres médicaux des deux derniers siècles, l'augmentation de la mythomanie chez la population adulte, au niveau international. Les spécialistes, loin d'être alarmistes, affirment que, présentement, seul un faible pourcentage d'humains n'est pas atteint de mythomanie.

### **Qu'est-ce que la mythomanie?**

Il s'agit d'un heureux mélange de mensonges pathologiques, de fabulation et de simulation.

Le mensonge pathologique est beaucoup plus que les mensonges sucrés de l'enfance défiant l'autorité parentale. Cela relève davantage du délire. Il s'agit d'une impossibilité de s'adapter à la réalité et de s'inventer une fiction, toute personnelle. Les mensonges qui en découlent suivent nécessairement la logique de cette fiction.

La fabulation est une déconnexion de la réalité, qui prend alors pour l'individu atteint l'apparence d'un rêve. De là, le mythomane s'invente des histoires et y croit profondément. Plus le temps passe, plus les histoires s'inscrivent dans un cadre uniforme.

La simulation consiste à inventer un état irréel, tels des douleurs, de la tristesse, de la joie. Le problème survient lorsque ces simulations deviennent inhérentes au fonctionnement de l'individu et carrément indissociable de son état réel.

Bien entendu, le mythomane n'a aucune idée de la maladie dont il est affligé, et on peut se demander dans quelle mesure il est responsable de ses actes. À un niveau individuel, la mythomanie se traite aisément, il suffit d'une dizaine d'années de thérapie intensive. Mais quand il s'agit

d'une population entière, le problème devient quasiment inattaquable, dans la mesure où peu de psychiatres ont survécu à cette épidémie et ne peuvent traiter leurs patients, étant eux-mêmes atteints.

### **D'où provient cette épidémie ?**

En 2020, la littérature, alors conventionnelle, n'accordait qu'une place infime aux auteurs de fiction. Ou plutôt, les œuvres se contentaient d'aborder des fictions qui, par leur vraisemblance, s'inscrivaient dans une réalité possible. L'illusion littéraire écrite par les écrivains de cette époque décrivait le monde tel qu'il est et ne cherchait pas à repousser les frontières de la fiction. Il s'agissait d'une illusion réaliste, d'un exemple d'une possibilité du réel, bref d'une simple interprétation de la réalité connue. Seuls les auteurs de science-fiction s'adonnaient à la création d'univers inconnus et étranges. Cependant, ce genre littéraire, peu prisé par les intellectuels, ne constitua pas un élément déclencheur de perte du sens de la réalité.

À partir des années 2030-2040, une vague d'écrivains s'adonnèrent à un tout nouveau genre de fiction, dont on peut retrouver quelques pré-décesseurs minoritaires au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Cette fiction, loin de se rapprocher des structures réelles de ce monde, s'en éloigna et constitua lentement les bases nouvelles de cette littérature contemporaine, axée sur la déstabilisation des périmètres connus et le rejet de toute banalité. Cette toute nouvelle approche, quoique audacieuse et bénéfique dans le processus du renouvellement de la littérature, fut tragiquement perturbatrice pour une société devenue oisive par la prolifération de l'intelligence artificielle et hautement instruite par les programmes obligatoires de lecture quotidienne. C'est-à-dire que l'homme moyen, se gavant d'une dizaine d'heures de lecture par jour, devint partie inté-

grante des univers fictionnels présentés par leurs écrivains. Ceux-ci ne produisant plus que cette littérature à saveur irréelle, entraînent leurs lecteurs dans une course folle sur des terres éloignées de la raison.

### **Bilan**

Nous sommes à présent en mesure de nous demander si une interruption brutale de la littérature pourrait réengager l'humanité dans une prise de conscience du monde extérieur ou si nous devons constituer une élite présidentielle, à l'abri des délires provoqués par les écrivains de fiction, et ainsi contrôler la population entière, elle-même peu soucieuse du sort de la terre, étant plongée dans les méandres filandreux de l'imaginaire collectif? En tant que Ministre de la santé publique, je propose de laisser les humains se débattre dans les limbes de leur imagination, pendant que nous, maîtres du monde, pourrons exploiter en toute tranquillité les ressources terriennes. Puisqu'ils ont préféré sombrer dans l'univers fictionnel, créé par quelques illuminés dotés du talent d'écrire, je soutiens la proposition de Son Honneur le Premier Ministre de créer une ville futuriste pour héberger l'élite saine de la société et ainsi éviter tout contact avec le reste de l'humanité devenue mythomane et totalement déconnectée de la réalité.

**CŒUR DOUBLE**, numéro 31, décembre 2002  
Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

**CŒUR DOUBLE** est une publication du CANIF,  
le Centre d'animation de français du cégep du  
Vieux Montréal.  
© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression :  
Centre de production de l'écrit du CVM (4959)

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible  
sur Internet: [www.cvm.qc.ca](http://www.cvm.qc.ca)

Renseignements :  
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

